

Il s'est mis sur le banc

Il s'est mis sur le banc. Il regarde contre le sud. Et ce qu'il voit désormais, vers le sud, maintenant que la petite forêt qu'il y avait a disparu à cause du bostryche et de la sécheresse, c'est le Mont-Tendre. Un bon bout de sa longueur, de ses bosses douces si reposantes à l'œil et dont rien en celles-ci n'accroche ni ne blesse.

Et il est loin, le Mont-Tendre. C'est là-bas que parfois il voit se développer l'orage. C'est bien d'avoir un peu de vue quand même, qu'il se dit, après si longtemps, alors qu'on était enfermé dans cette clairière sans rien voir d'autre que des sapins.

C'est plein soleil. Le mur de chaux du chalet est chaud. Il s'y appuie. Le chaud du mur lui chauffe le dos. Il est bien, apaisé. Il n'a rien à faire. Cet état ne lui est pas ordinaire, mais pour une fois il ne s'en inquiète pas, il ne cherche pas de boulot. Il est bien, simplement, Car le boulot, ça va un temps, et puis après on serait plutôt à fuir le boulot. Tout passe tout lasse, qu'il se répète pour la centième fois. Lui aussi passera. Où sera-t-il quand il laissera le chalet à d'autres ? Que d'autres viendront s'asseoir ici tout comme lui il l'a fait en cet instant ?

Il n'en sait trop rien. Ou plutôt c'est de l'inversion dont il s'agit. Il ne le sait que trop bien. Il ne sera plus. Il aura disparu. Il se sera dissout pour laisser la place à d'autres dont le tour viendra aussi. Toujours une génération chasse une autre. Tu as beau t'accrocher, mon pauvre petit homme, tu ne feras jamais que passer toi aussi. Tant pis.

Il a des idées de fin, certes, mais il est bien quand même, là, le dos contre le mur chaud. Il a bu du thé qu'il a tiré d'un thermos, il a mangé quelques biscuits. C'est dix heures. Donc rien à faire, qu'à regarder ce qu'il y a devant soi, le Mont-Tendre bien dégagé désormais. Se pénétrer de ce paysage si connu, si modeste en somme et pourtant tellement aimé.

Les vaches, elles broutent un peu plus loin sur la clairière, un énorme troupeau, des toutes noires, sans cornes, et des toutes brunes, sans cornes elles non plus. Elles se rapprochent lentement du chalet. Elles sont là bientôt, derrière la barrière qui le regardent, pour certaines. Et lui il les regarde aussi. Qu'a-t-on à se dire, qu'il se pense. Sans doute rien. Elles ont leur vie, lui il a la sienne. Elles, elles vivent quinze ans, lui il vit 5 ou 6 fois plus. Est-ce juste, est-ce injuste ? Il ne saurait le dire. Mais n'empêche, combien de générations de vaches ou de génisses a-t-il vu passer sur cet alpage ? C'est presque incroyable, qu'il se pense, toutes ces générations de vaches disparues les unes après les autres, et moi je vis encore. Des vaches dès mon enfance et maintenant que je ne l'ai plus, mon enfance, et depuis tellement longtemps, encore des vaches. Comme si la vie ici, au chalet, était éternelle.

De belles bêtes, bien remplies. Certaines, les plus grosses, ont des clochettes, petites, légères. Les plus jeunes n'en ont pas. Quelques clochettes en somme seulement pour savoir où il est, le troupeau, la nuit. Mais personne ne le garde, la nuit. Elles sont libres. Et lui, là, il n'est que de passage, pourrait-on dire. Et

pourtant il est le seul à s'asseoir sur ce banc, le sien, qu'il a obtenu en restaurant une vieillerie à sa manière. Il est là depuis dix ans, ce banc, que l'on rentre en fin de saison pour ne le remettre qu'au printemps. A la bonne place, au soleil, au chaud, dans la lumière où il est si bien.

Il resterait là des heures. A ne rien faire, qu'à penser. C'est déjà quelque chose. A sa vie qui se raccourcit, qui arrive même à son bout, non pas tout à fait extrême, encore un petit bout et ce sera fait. Quelques dizaines de journées à passer ici, étalées sur quelques années, une heure ou deux en de petits moments, le dos contre le mur chaud. Il boit encore du thé. Il grignote un autre biscuit. Des choses insignifiantes mais qui prennent de l'importance en ces lieux où tout est simple.

Son chalet en somme, et même s'il ne lui appartient plus. Trente ans qu'il y vient pour ceci ou pour cela. L'entretenir, qu'il reste beau. Ce qu'il a fait depuis la mort de son père. Il a remplacé son père, berger, qui était aussi bien au chalet, et même s'il ne venait pas s'installer sur ce banc, mais sur l'autre qui est là où il y a la porte de la cuisine. Que pensait-il alors, son père, quand il était sur son banc ? Etaient-ce des choses comme lui il les voit et les évoque ? Il ne sait pas. Sans doute des autres moins philosophiques, plus journalières, dirons-nous. Son père qui est mort à peu près à l'âge qu'il a, juste cinq ans en plus. Et cinq ans, c'est pas grand-chose. C'est pas grand-chose et c'est tout. Car si l'on n'avait plus ces cinq ans, mon Dieu, que ferait-on ? Il n'avait pas peur de mourir, son père. Lui oui. Parce qu'il sait que sa mort à lui, ce sera aussi sa fin à lui. Et qu'est-ce qu'une vie si elle a une fin. Si tout ce que l'on a vécu a disparu, si tout ce que l'on a fait est désormais inutile et sans importance ?

Son père, il était moins dynamique que lui, moins imaginaire. Mais il le comprend aujourd'hui, en cet instant même où il est sur son banc, qu'il avait plus de courage que lui face à la vie, face à la mort surtout. Il disait que son temps se finirait bientôt et que c'était sans grande importance. Il admire cette attitude que son père, il avait. Il voudrait lui ressembler. Regarder la fin les yeux dans les yeux, sans peur.

Le banc, son père, le chalet. Voilà son univers en cette heure chaude du matin. Des interrogations certes, mais aussi malgré tout une certaine tranquillité. Philosopher en somme ne coûte rien, n'invite à rien. Là, face au grand troupeau qui s'éloigne tranquillement pour retrouver les mêmes fourrages un peu écrasés, tant l'herbe du parc dès qu'elles y avaient été lâchées, avait été piétinée. De la grande herbe qui ne prend pas une jolie couleur. C'est fou ce que les pâtures ne sont vite plus ce qu'elles ont été au printemps, belles vertes et pleines de fleurs. Là aussi, tout finit, qu'il se pense. On n'échappe jamais au temps.

La vie du chalet qui n'est pas comme celle du bas. Plus recueillie. Plus humaine sans doute. Et surtout sans fioriture. La vie vraie, quoi, celle que l'on peut encore tenir entre ses mains. Pendant qu'on peut. Pendant le tout petit bout de temps qu'il nous reste !



Là où l'on est bien, au sud-est, avec plein de soleil une bonne partie de la journée.